
Marathon d'écriture intercollégial Mars 2003

Numéro 100, hiver 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14425ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(2004). Marathon d'écriture intercollégial : mars 2003. *Moebius*, (100), 119–124.

Marathon
d'écriture



intercollégial
M A R S • 2003

PRIX MÆBIUS / MARATHON D'ÉCRITURE INTERCOLLÉGIAL

En tant que revue littéraire, *Mæbius* est convaincue de la nécessité d'une cohorte renouvelée de lecteurs et d'écrivains. À cet effet, elle s'emploie à assurer la relève en littérature.

Le Marathon d'écriture constitue un événement privilégié qui contribue au rayonnement de l'écriture et de la lecture en milieu scolaire.

Mæbius est donc très heureuse de s'associer à l'organisation de ce marathon et d'y contribuer à la fois comme véhicule de diffusion (publication des deux premiers prix) mais aussi comme mécène par l'attribution de trois prix: les trois premiers prix seront récompensés par un abonnement à *Mæbius*. En outre, les premier et second lauréats se verront remettre respectivement 200 \$ et 100 \$.

PREMIER PRIX

ISABELLE BUJOLD
Collège Ahuntsic

DEUXIÈME PRIX

SIMON CARRIER
Collège de Rosemont

J'ai toujours eu une propension naturelle pour l'absurde et l'illogisme. Dès mon adolescence, je m'amusais à écrire des textes où je m'adonnais à de la destruction de langage. J'adoptais un style d'écriture (conte, discours politique, prière, mise en garde, etc.) et je me contraignais à écrire un texte totalement illogique. Le résultat était souvent, pour moi, très fascinant. C'était pire que d'entendre parler un politicien. Imaginez! Mettre ensemble des mots qui étaient totalement incompatibles (un genou de trottoir, une truite à crayon bilingue, déboucher une pomme en cravate...) me faisait exploser l'imaginaire! Et tous ces mots à portée de la main, c'était magie infinie! Le dictionnaire devenait un jeu Lego de mots inépuisable! J'en jouissais et j'en jouis toujours!

Cette façon incongrue d'agencer, de marier les mots me satisfaisait d'autant plus que je me sentais rebelle, anti-conformiste... Ce que je suis demeuré. C'est pourquoi, au risque de recevoir des regards haineux de la part des marathoniens, voire carrément des globes oculaires, j'ai osé leur imposer ce thème qui se présente sous forme de question: «Pourquoi deux, alors que trois suffisent?»

Vous savez quoi? Que ce soit au Cégep André-Laurendeau, au Cégep de Rimouski, au Cégep de Drummondville ou au Centre d'études collégiales en Charlevoix, mon thème n'a pas fait l'unanimité! (Comme si je ne m'y attendais pas...) Certains en furent ravis, d'autres, marris, mais nul ne l'a fui. Au contraire, on s'est acharnés, à grands coups de plumes, à mater ce thème tordu et rebelle! Ce qui a fait dire à nos amis les jurés les plus expérimentés que «le 13^e marathon d'écriture intercollégial fut un grand cru».

Allez! Bonne lecture!

Ghyslain Taschereau

PREMIER PRIX

«Pourquoi deux alors que trois suffisent?» Cette phrase me hante. Elle me poursuit dans tous les endroits, tous les détours et revient encore et encore. Si j'avais pu deviner l'impact de ces six mots la première fois qu'on me les a sussurés, je me serais crevé les deux tympans sur-le-champ. Elle me ronge l'esprit, s'embrase et rejaillit toujours, tel le phénix renaissant de ses cendres. Elle trouble mon esprit, bousille ma vie, mais surtout, déchiète mes amours. Elle me suit sans relâche et se glisse, pernicieuse, dans chaque sourire enjôleur, chaque cuisse bien galbée, chaque fossette taquine que je croise sur mon chemin. Même maintenant, en longeant les murs de ce couloir, en esquissant des sourires forcés à des collègues indifférents, je la sens prête à bondir, tapie dans l'ombre. Je me dirige vers Mathilde, vers son chez-soi enivrant et sa chaleur musquée comme un condamné à mort vers le gibet. C'est trop. Ce soir, si ces mots me relancent encore, je craque. Arrivée. Souper. Chandelles. Vin. Elle m'attire vers le lit. Ma gorge se serre. Elle vient me chercher du bout des orteils et ma main, sale traître, glisse le long de sa jambe et fouille déjà l'interdit. Je m'y retrouve tout entier avant même d'y avoir pensé et pendant quelques instants, j'oublie que les mots finissent toujours, et sans appel, par avoir raison de tout. Je jouis, mais le temps n'est pas au repos puisque la chaude Mathilde n'arrête jamais et que mon corps la suit déjà dans une autre danse effrénée. Je jouis encore et, avant de m'effondrer sur sa peau moite, je vois ses yeux qui me dardent, me vrillent, je vois le germe de l'extase mais, malheureusement, pas d'éclosion. Je m'effondre, vidé, lessivé, avec le sentiment d'être complètement nul et surtout, plein d'appréhension. Elle tente en vain d'éveiller mon corps qui cette fois ne veut rien entendre. En désespoir de cause, elle se retourne et me chuchote: «Pourquoi deux alors que trois suffisent?» Je la regarde, lui souris, et lui casse le cou. Crac. Pourquoi deux alors que trois suffisent? J'en sais foutrement rien.

Isabelle Bujold
Collège Ahuntsic

DEUXIÈME PRIX

Au début, nous étions trois: Papa, Maman et moi. Dès mon plus jeune âge, nous commençâmes à nous bichonner joyeusement. Nous avions nos jours de batifolage résolument encerclés au crayon brun sur un calendrier de supermarché. Laissez-moi vous dire que j'ai appris les jours de la semaine avant tout le monde. C'était génial! Contrairement aux autres enfants de mon entourage, j'ai eu le privilège de découvrir, non pas une sexualité uniquement débridée, mais, en plus, une sexualité hybridée et j'ai eu la chance d'aller au fond de ce que les hygiénistes de l'amour appellent: le complexe d'Œdipe. À Noël, je me souviens très bien, Maman enfilaient son costume de fée des glaces, une fée qui maniait la baguette à merveille. Ensuite, c'était au tour de Papa d'enfiler. Ah... que de bons souvenirs! Pour mes anniversaires et les jours fériés, Papa et moi pratiquions un petit jeu que nous appelions entre nous le «Grand O» ou le «circuit fermé», c'est la même chose. Pour ajouter du piquant à la manœuvre, Papa se laissait parfois pousser une petite barbe. C'était bon... et c'était utile en plus: j'ai pu, grâce à Papa, développer une flexibilité hors du commun! Mais malheureusement, cette belle époque est à jamais révolue. Pour mes quatorze ans, Papa et Maman m'avaient promis une fête mémorable. Tout avait bien commencé: Papa s'affairait sur maman et moi, je barattais Papa avec la fameuse baguette de fée de Maman. Ça aurait réellement pu entrer dans les annales des meilleurs anniversaires si nous n'avions pas été défoncés par des cagouards, des enculés ouais! Ils m'ont pris par derrière et m'ont emmené. Depuis, je n'ai plus revu Papa et Maman. Pourquoi les avoir laissés à deux quand à trois, ça suffisait?

Simon Carrier
Collège de Rosemont